

Hommage à Denise Morelle

Mona Latif-Ghattas

Number 32 (3), 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28470ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)


Cite this article

Latif-Ghattas, M. (1984). Hommage à Denise Morelle. *Jeu*, (32), 5–7.

scènes

Elle n'était pas de la race des oiseaux
mais de celle des terres.

hommage
à denise morelle



Il n'y avait d'indécemment que l'oeil voyeur des caméras. On ne filme pas une mort d'artiste. Opinion personnelle sans doute mais grandement partagée par des dizaines d'entre nous.

En ce matin du 23 juillet, gris et lourd comme le coeur de plusieurs artistes venus dire adieu à cette grande Dame du théâtre, la foule multicolore des fantômes de Denise était là, amassée de partout, groupée dans la rue, sur le porche et dans l'église comme dans un costumier vivant. Des dizaines de femmes en couleurs étaient là, placées dans cette mise en scène naturelle d'un événement de la vie, Choeur de Belles-soeurs qui ne pouvait pleurer, car en pleurant Denise il prenait le risque de pleurer sur lui-même. La plus belle expression de cette foule ce jour-là était d'être réelle. Curieuse. Colorée. Regardant, reconnaissant et accostant les artistes qui étaient là pour rendre hommage à un membre de leur famille. Par son comportement, cette foule confirmait à Denise qu'elle avait réussi à incarner son monde avec une infinie justesse.

Denise Morelle ou l'art d'être réelle. Présence convaincante parce qu'indiscutablement tangible, elle n'était pas de la race des oiseaux mais de celle des terres, réimposant à la vie l'image même de la vie, sans discrétion sans digression sans artifice, habillant ses costumes comme d'autres habillent les songes, de sa voix mi-chanteuse mi-conteuse elle parlait au présent forçant l'oreille la plus dure à l'entendre. Réelle comme un poème, Denise Morelle donnait. On la voyait on la croyait. Quand elle entrait en scène, entrait avec elle un personnage instantané, dans une parfaite clarté d'existence fictivo-réelle, permettant au spectateur ce double jeu constant des perceptions, dynamique de base d'un acte théâtral parfait. Denise Morelle n'avait pas besoin d'aguicher le public, elle l'accrochait d'emblée, dès son entrée en scène. Puis elle sortait, magique, laissant sur son passage cette aura de l'autre-Soi, cette Denise-Autre-Denise qu'on ne pouvait oublier ni lors des scènes qui suivaient la sienne, ni à la fin de la représentation, ni en sortant du théâtre.

À Montréal il y a pour moi un lieu marqué, où je la vis passer pour la dernière fois sur la scène du théâtre Port-Royal. Le spectacle s'intitulait *le Dernier Round*, quelle ironie. Elle a laissé à jamais une présence unique, à droite, côté cour de la scène, à gauche, côté jardin du coeur. Pour moi, à jamais, elle a laissé ici quelques ondes passantes, volant dans l'atmosphère, témoignant, dans mon souvenir de son corps et de sa voix, que la vie d'un personnage ne peut atteindre l'art que si elle nous renvoie à la profonde réalité.

Je n'irai pas au théâtre de Sainte-Adèle voir le spectacle où Denise Morelle jouait au moment de sa mort. En ce moment où j'écris, je ne me souviens même plus du titre de la pièce. Joli lapsus de ma mémoire. Pourtant, j'aurais voulu donner mon souffle un soir à madame Louise Rémy qui a eu cette force insensée de remplacer Denise Morelle à pied levé dans des circonstances aussi tragiques. Mais je n'irai pas. C'est un geste politique. L'administration de ce théâtre n'a pas jugé nécessaire de suspendre le temps. Il n'y a pas eu à ce théâtre un « Moment Denise ». La finance a décrété que le « *show must go on* ». Soit. Que les singes dansent jusqu'à épuisement. Que le show continue sans aucun arrêt, blessant sur son passage la mémoire de Denise et l'émotion des comédiens qui jouaient auprès d'elle. L'argent fait le bonheur, ça doit être vrai pour certains. L'art n'est qu'un divertissement, ça doit être vrai pour d'autres. Les comédiens ne sont que des machines à paroles, cela semble évident pour les administrateurs. J'ai envie de perdre la foi. Parce que j'aime le théâtre. Et que je respecte infiniment les comédiens. Ils ont continué à jouer par la force de ce sens du devoir qui leur permet de traverser les plus grandes violences. Je sais que certains d'entre eux ont voulu suspendre le temps un moment pour Denise. Ce n'est pas eux qui détiennent le pouvoir, c'est évident. Comme tous les créateurs, ils sont pauvres parmi les pauvres, voilà pourquoi ils créent. Je me demande si un jour nous mourrons tous, écrasés sous le seau d'or du monde matériel.

Mais cet après-midi, une comédienne qui jouait auprès de Denise avant que le destin ne modifie la vie, a dit: « J'étais prête à donner trois semaines de mon salaire pourvu qu'on arrête quelques jours le spectacle en mémoire de Denise Morelle et par respect pour Louise Rémy. » Parce que j'ai entendu cela je n'ai pas perdu la foi.

En mémoire de Denise Morelle, j'ai interrompu pour quelques heures le texte dramatique sur lequel je travaille en ce moment. Ce n'est pas grand-chose. Un simple geste politique et d'amour pour l'art et ses artisans.

Je lui dédie la phrase que Witwicky écrivit à Chopin et que je transcrivais quand j'ai appris sa mort: « Il y a une mélodie natale comme il y a un climat natal. Les forêts, les rivières ont une voix intérieure spécifique, unique. »

Denise Morelle aussi.

mona latif-ghattas
metteur en scène